

La vie impossible de Frantz Fanon

PAR ALBERT MEMMI

DANS sa courte vie, Frantz Fanon aura connu au moins trois échecs graves. Né dans un département français, il se croyait français et blanc : gagnant la capitale pour y faire ses études, il se découvre avec douleur antillais et noir, dans une métropole.

De rage, il décide qu'il ne serait ni français ni antillais, mais algérien : les Nord-Africains n'étaient-ils pas, comme lui, des dupes et des victimes de cette même Métropole ? Mais la solidarité des opprimés est encore une fausse évidence : par quel miracle, alors qu'il n'avait pas changé de peau et perdu toute mémoire, allait-il se transformer en un Arabe blanc, et musulman par surcroît, alors qu'il était chrétien de naissance ?

Il décide alors d'aider à construire une Afrique unie, où les frontières de la peau et les préjugés culturels n'auraient plus cours, de sorte que même un Noir antillais y trouverait sa place. Hélas, les principaux intéressés, c'est-à-dire les Africains eux-mêmes, noirs ou blancs, fétichistes, musulmans ou chrétiens, préoccupés chacun de construire sa nation et son univers particulier, sont aussi loin que possible d'une telle communion.

Pour achever cette fuite en avant, pour résoudre son drame, que lui restait-il, sinon de proposer un homme totalement inédit, dans un monde totalement reconstruit ? Telle fut, exactement, la dernière proposition de son dernier écrit :

« Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité,

camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf¹. »

L'apocalypse et la reconstruction universelle sont l'ultime issue, en effet, à un si parfait désespoir.

I

Lorsque le jeune Frantz quitte son île natale pour la première fois, l'identification avec la France est encore absolue. Bien plus, assurément, que celle de la plupart des colonisés de l'Empire français ; et c'est ce qui explique, en partie au moins, la violence du mouvement inverse chez Fanon. Plus ample est le mouvement du pendule, plus douloureux est le déchirement. Depuis trop longtemps les Antillais, surtout dans la bourgeoisie et la petite bourgeoisie à laquelle appartient Fanon, croient se conduire comme d'authentiques Français. Et il est vrai qu'on a tout fait pour qu'ils le croient, grâce à cette incroyable fiction juridique : les îles, séparées par plusieurs milliers de kilomètres, sont des départements français, tout comme la Bretagne ou l'Alsace, des morceaux du sol métropolitain. En tout cas, lorsque le général de Gaulle fait appel aux Antillais pour défendre la commune « Mère Patrie », c'est tout naturellement que Fanon s'engage, avec ses camarades de lycée, dans les rares troupes de la France libre. Aujourd'hui encore, il faut entendre certains Antillais, de l'autre génération surtout, parler de la France.

Ce que l'on a moins vu, c'est que cette identification se prolonge fort tard ; bien après que Fanon a mis le pied sur ce sol chéri, et qu'il y découvre que la Mère Patrie voulait bien avoir aussi des enfants noirs à condition que tout le monde, elle y compris, feigne de ne pas apercevoir leur couleur. Il est vrai qu'il y était venu pour la défendre, et que, dans la chaleur des batailles, la communion se resserre et l'on ne songe guère aux différences. Plus que jamais, Fanon dit *nous* en parlant de la France et des Français, lui-même inclus.

C'est seulement la paix revenue, les Français s'efforçant d'oublier tous ces gens venus de si loin pour les délivrer, que Fanon découvre, ou admet enfin, l'importance du racisme quotidien. Alors refluent et s'organisent les sou-

1. *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, dernière phrase.

FRANTZ FANON

venirs et l'amertume. Mais, même alors, la discrimination, les multiples petites agressions qui en résultent tous les jours, sur les trottoirs de Paris ou de Lyon, il les considère de l'intérieur d'une même nation, dont il fait partie de droit et d'affirmation. Il est un Français de peau noire, en butte aux erreurs, sottises et méchancetés de ses concitoyens de peau blanche. Je n'invente rien et ne tire pas Fanon à moi : il suffit de le lire, autrement qu'à la seule lumière de sa période algérienne. Dans *Peau noire, masques blancs*, il discute les résultats d'une enquête de la revue *Présence africaine* auprès d'un certain nombre d'intellectuels. A ceux qui, plus ou moins timidement et de bonne foi, font allusion à des différences possibles entre les Français, métropolitains et blancs, et les Noirs, Fanon réplique fermement : « Qu'est-ce que cette histoire de peuple noir, de nationalité nègre ? Je suis français. Je suis intéressé à la culture française, à la civilisation française, au peuple français². »

Puis il part rejoindre son poste à l'hôpital de Blida-Joinville. Est-il enfin acquis à son futur nouveau peuple ? Mais non, il faut attendre encore ; Fanon continue à se considérer comme français en Algérie même. Bientôt (trois ans après toutefois : sa nomination est de 1953, et sa démission est de 1956), il démissionne. Que dit-il dans la lettre qu'il envoie au Ministre résident, Gouverneur général de l'Algérie ? On a bien noté les phrases importantes relatives à son métier, à sa conception de l'aliénation, qui dépasse déjà la pure interprétation psychologique, sa protestation contre les sanctions prises à l'égard des grévistes du 5 juillet 1956, on n'a pas assez remarqué au nom de quoi il protestait : il le fait au nom de l'humanisme, du respect que l'on doit à l'humanité en général, incarnée ici par l'Arabe algérien, dont il parle encore de l'extérieur ; et, plus précisément, il parle comme citoyen français : il y est contraint, explique-t-il, par son « devoir de citoyen (français) » ; devant cette obligation « aucun désir de laver le linge en famille (française) ne prévaut ici. Nulle mystification pseudo-nationale ne trouve grâce devant l'exigence de la pensée ». Il termine en assurant « Monsieur le Ministre » de sa « considération distinguée³ ». Pour le moins, on n'est pas encore tout à fait dans l'engagement révolutionnaire et surtout algérien.

2. *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, p. 184.

3. *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspéro, pp. 59-62.

ALBERT MEMMI

C'est alors seulement que commence véritablement la période algérienne, dorénavant décisive dans l'œuvre de Fanon mais qui, notons-le encore, ne dure que cinq ans, y compris le séjour en Tunisie, le déplacement en Afrique, puis en U.R.S.S. et en Amérique : la lettre de démission est de 1956, il meurt en 1961. Huit ans au plus, si l'on compte les trois ans de gestation comme fonctionnaire français, où il semble entièrement pris par sa profession, même s'il s'intéresse passionnément aux populations qu'il a mission de soigner, et s'efforce de réformer le système hospitalier.

On ne s'est pas beaucoup interrogé non plus sur la signification profonde de cette extraordinaire aventure, comme si la justesse politique d'une conduite en épuisait toutes les motivations ; comme s'il allait de soi qu'un intellectuel noir antillais pouvait devenir un jour un patriote algérien, d'un dévouement si absolu qu'il en mourra, refusant de ménager ses pauvres forces déclinantes, malgré les objurgations de ses propres camarades de combat.

Au moins, Fanon portait-il aux Algériens un intérêt particulier, était-il disposé à un tel choix par des affinités antérieures, des amitiés anciennes ? Au contraire, rien ne l'y préparait. Lorsqu'il avait commencé à exercer à Paris, il lui était arrivé de soigner des travailleurs nord-africains. Ce fut même l'occasion d'une courte étude, publiée dans la revue *Esprit*. Comment y parle-t-il de ses malades ? Il les défend certes, il suggère combien ils sont perdus, angoissés devant le médecin étranger à leur civilisation. Mais précisément, il se trouve, lui, dans la position du médecin étranger à ses malades, et qui lui sont exotiques. Exotiques, et même avec la nuance de dépaysement et d'anxiété, qui existe également chez un Européen même « progressiste » devant ces gens différents et venus de si loin.

« Tous ces hommes qui nous font peur, qui écrasent l'émeraude jalouse de nos rêves, qui bousculent la fragile courbe de nos sourires, tous ces hommes en face de nous, qui ne nous posent pas de questions, mais à qui nous en posons d'étranges. Quels sont-ils ?

« Quelles sont-elles, en vérité, ces créatures, qui se dissimulent, qui sont dissimulées par la vérité sociale, sous les attributs de bicots, bougnoules, arabes, ratons, sidi, mon z'ami ⁴ ? »

4. « Le syndrome nord-africain », *Esprit*, février 1952, reproduit in *Pour la révolution africaine*, op. cit. pp. 13-14.

FRANTZ FANON

J'ai souligné à dessein le *nous* et le *nos* de ce texte : Fanon se considère si peu comme Algérien ou Nord-Africain, qu'il utilise le collectif français dont il fait, lui, partie. Non seulement il ne fait pas partie de ces travailleurs nord-africains, mais il a devant eux une certaine appréhension, qui puise ses racines dans l'inconscient.

Lorsque, plus tard, il pense à quitter la France, où il ne se sent plus à l'aise, pour aller travailler ailleurs, il pense d'abord à l'Afrique noire et non à l'Algérie. Et pourquoi choisit-il l'Afrique ? Pour des raisons politiques ou sentimentales ? Ou encore par curiosité pour le vieux pays d'où sont peut-être partis ses lointains ancêtres noirs ? Même pas. Un auteur américain, Peter Geismar⁵, dont l'admiration et l'enthousiasme pour l'œuvre de Fanon sont évidents, s'est posé la question et a enquêté à ce sujet. Toutes ces raisons ont peut-être inconsciemment joué, mais il semble que Fanon ait recherché d'abord un champ de recherches plus commode, dans un milieu psychiatrique mieux outillé, et peut-être aussi un poste mieux payé. Nous ne savons pas pourquoi il ne gagne finalement pas l'Afrique noire, ni pourquoi il se décide pour l'Algérie : probablement parce qu'on lui a proposé ce poste-là plutôt qu'un autre.

Alors pourquoi l'Algérie et les Algériens ? Certes, l'Algérie était engagée dans une guerre que Fanon estimait juste ; il a jugé devoir lui donner son aide de militant. Mais il ne s'en est pas tenu là. Pourquoi l'Algérie est-elle devenue le centre de son existence, de sa pensée et de son œuvre ? Pourquoi a-t-il cru nécessaire de lui apporter une adhésion si parfaite qu'il a pensé s'être transformé en un Algérien et qu'il a consenti à mourir pour l'Algérie ?

II

L'identification de l'ancien esclave noir avec la nation blanche qui l'avait asservi puis apparemment adopté, contient inmanquablement un poison subtil : la réussite de l'opération — si réussite il y a — réclame que le Noir renonce à lui-même comme Noir. Ce préalable monstrueux, exigé certes par le Blanc, est longtemps consenti, il faut le reconnaître, par le Noir lui-même. C'est compréhensible : ce n'est pas au puissant à se rapprocher du débile ; l'assimilation se fait

5. Peter GEISMAR, *Fanon*, New York 1970, The Dial Press, cf. en particulier pp. 59-60.

du dominé au dominant, de la culture dominée à la culture dominante, presque jamais dans le sens inverse. Tel est le prix à payer, en tout cas, pour ce qui apparaît aux deux partenaires, comme une promotion. Or, l'un des résultats de cet effort contre nature est, à côté de la guerre menée par le Blanc contre le Noir, une guerre livrée par le Noir à lui-même, conséquence de la première, et peut-être plus destructrice encore, car elle est entreprise de l'intérieur et sans répit. Qu'on me permette de ne pas m'étendre davantage ici sur ces mécanismes de refus de soi, que j'ai assez longuement décrits ailleurs, à propos du colonisé ou du Juif⁶. Fanon raconte comment lorsqu'il lui arrivait, enfant, d'être particulièrement insupportable, sa propre mère lui disait de ne pas « faire le nègre⁷ ». Et nul doute que dans toute sa vie ultérieure, Fanon, consciemment ou non, tentera de ne pas faire le nègre ; car « le Noir n'est pas un homme⁸ ». Il n'était pas le seul : les Antillais se moquaient des Sénégalais et autres sauvages. Eux, n'étant pas des Noirs, ne sont pas des sauvages. C'est dans cette première et définitive déchirure que germe le drame de Fanon.

C'est pourquoi, lorsque Aimé Césaire, poète antillais déjà reconnu, professeur du jeune Frantz au lycée de Fort-de-France et longtemps son modèle, proclamera publiquement un jour : « Il est beau et bon d'être noir », c'est d'abord un coup de tonnerre (et un scandale) en Martinique, mais aussi dans l'âme de l'adolescent. C'est la proclamation de la fin de l'illusion blanche ; la permission d'ôter enfin le masque blanc, que l'Antillais croyait nécessaire de porter pour s'avancer dans le monde. Mais par quoi remplacer ce masque blanc ? Est-ce l'ère nouvelle de l'affirmation de soi ? La décision de commencer une lutte commune avec les siens, pour leur libération et la sienne ? C'est à ce moment que s'esquisse le destin spécifique de Frantz Fanon, sa future et définitive physiologie intellectuelle et politique. Lorsqu'un homme dominé a compris l'impossibilité de l'assimilation au dominant, en général il revient à lui-même, à son peuple, à son passé, quelquefois, je l'ai dit, avec une vigueur excessive, transfigurant ce peuple et ce passé jusqu'aux contre-mythes. Ayant enfin découvert la duperie de l'assimilation des Antillais à des citoyens français de France, Fanon va rompre avec la

6. Albert MEMMI, *Portrait du colonisé*, Paris, Pauvert, *L'homme dominé*, Paris, Gallimard.

7. *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 176.

8. *Ibid.*

FRANTZ FANON

France et les Français avec toute la passion dont était capable ce tempérament de feu. Il lui faudra dorénavant combattre ce premier amour, l'arracher de lui-même, avec d'autant plus de douloureuse violence qu'il y avait cru, qu'il l'avait intériorisé. Il lui faudra combattre la France pour combattre cet aspect de lui-même, et se reconquérir enfin. Seulement, le drame particulier de Fanon est que, *haïssant dorénavant son ancien colonisateur, il ne reviendra plus jamais à la négritude et aux Antilles.*

Assurément c'est là une troisième voie, une solution originale, dont il existe peu d'exemples. Nous connaissons assez bien maintenant deux grandes réponses de l'opprimé à sa condition : l'opprimé se refuse ou s'accepte, accepte ou refuse le modèle colonisateur, et, le plus souvent, refus et affirmation sont mêlés intimement selon des proportions variables, suivant le moment de l'itinéraire du héros et la conjoncture historique. Il n'est pas impossible qu'il existe une troisième démarche, en effet, dont la vie de Fanon nous propose une illustration : l'identification à la patrie algérienne aura remplacé, chez Fanon, une impossible identification à la patrie martiniquaise.

Lorsque Aimé Césaire proclame qu'il est « beau et bon d'être noir », puis lance, avec Senghor, le concept de négritude, il ne se borne pas à prendre ses distances avec l'intellectuel français, normalien et agrégé de l'Université française, qu'il était devenu après un long séjour dans « la capitale », après avoir fréquenté les surréalistes, adhéré au Parti communiste français : il se réaffirme comme Antillais et Noir. Il est rentré au pays, occupe un poste de professeur à Fort-de-France et sera bientôt le représentant politique de son pays. Après un moment d'enthousiasme devant l'audace de son ancien maître, que dit, que fait Fanon ? Il affirme que la négritude est une fausse solution ; après *l'erreur blanche*, il faut se garder de céder au *mirage noir*. Et le voici à tirer à boulets rouges sur la négritude, dont on trouve dans son œuvre la condamnation la plus radicale. On n'a pas assez remarqué non plus qu'il ne remettra plus guère les pieds à la Martinique. Mieux encore, sauf en deux ou trois circonstances, il ne traitera pratiquement jamais des problèmes de son pays natal. Ses amis, encore vivants aujourd'hui, rapportent avec quelle ironie méprisante il traite ses anciens concitoyens lorsqu'il lui arrive d'en parler.

« Quand je le rencontrai à Tunis en 1958, il me cueillit à froid : « Alors vous faites encore de la *politique* aux Antilles et en Guyane ? Un de ces jours, c'est à coups de

pied au cul que la France vous obligera à prendre votre indépendance. C'est à l'Algérie que vous le devrez, notre Algérie qui aura été la putain de l'empire colonial français. »

« Quelques semaines plus tard éclatèrent les tragiques événements de Fort-de-France. Les C.R.S. avaient tué plusieurs Martiniquais. J'allai le voir. Il jubilait : « Qu'ils ramassent leurs morts, qu'ils les éventrent et les promènent sur des camions découverts à travers les faubourgs de la ville... Qu'ils hurlent aux gens : « Voyez l'œuvre des colonialistes. » Ils n'en feront rien. Ils voteront les motions symboliques et recommenceront à crever de misère. Au fond cette flambée de colère rassure les colonialistes. Il s'agit d'un simple défoulement, un peu comme certains rêves érotiques. On fait l'amour avec une ombre. On souille son lit. Mais le lendemain tout rentre dans l'ordre. On n'y pense plus⁹. »

Notons, cette fois, le *vous*, le *votre* et le *ils* : il n'en est pas, il ne s'agit ni de sa politique, ni de son indépendance ; ces victimes qui ont été massacrées par les C.R.S. ne sont pas des siens, et la foule qu'il espère voir manifester, et qu'il méprise d'avance, il n'en fait pas partie.

C'est donc apparemment le refus catégorique, définitif des Antilles et des Antillais. Ce refus vient de loin, certes ; c'est toujours le même refus de soi et des siens qui a empoisonné l'âme du jeune Frantz Fanon, comme il a empoisonné celle de tout jeune colonisé qui a pris conscience de sa condition. Mais, en fait, nous nous trouvons à un stade ultérieur : lors de la découverte du rôle du colonisateur, et du rejet de la relation coloniale ; c'est alors que se produit généralement le retour à soi, la décision de lutter pour et avec les siens. Il est clair que, chez Fanon, ce renversement *ne se produit pas*. Pourquoi ? Il n'est pas sans intérêt de noter ici l'influence de Sartre, déclarant que la négritude n'est jamais que le temps faible dans la dialectique de libération du Noir. Fanon a fortement été impressionné par Sartre, jusqu'à la fin de sa vie, même lorsqu'il condamnait tous les intellectuels français en bloc. Et lorsque, dans *Orphée noir*, Sartre a tenté de réduire la négritude à sa négativité (comme il avait essayé de réduire la judéité à un pur regard) Fanon en a été bouleversé ; il a eu le sentiment d'avoir été expulsé de lui-même. Il a ce sentiment, il est bouleversé, mais il accepte les conclusions de Sartre. « En aucune façon je ne dois tirer

9. Bertève JUMINER, « Hommage à Frantz Fanon », *Présence Africaine*, 1962.

FRANTZ FANON

du passé des peuples de couleur ma vocation originelle. En aucune façon je ne dois m'attacher à faire revivre une civilisation nègre injustement méconnue... Je ne veux pas être victime de la ruse d'un monde noir. Ma vie ne doit pas être consacrée à faire le bilan des valeurs nègres¹⁰. »

Toutefois, s'il est permis de penser avec Sartre que la négritude — comme la judéité — est un temps faible, et même relativement négatif, ce temps-là, il faut bien le vivre, avant de passer au suivant ; et du fait qu'il est vécu, il acquiert son poids, très lourd, de positivité. L'erreur de Sartre, toujours la même, est de ne pas assez voir que même la négativité, le malheur, vécus, deviennent en quelque manière chair et sang, en somme positivité (comme il n'a pas assez vu, non plus, l'importance des affirmations d'un peuple, fussent-elles très humbles ou ennuagées de fantasmes et de mythes). En tout cas, dans la longue marche d'un peuple vers sa libération, toutes les étapes comptent, et il est bien vain, ou bien abstrait, de dédaigner l'une ou l'autre de ces étapes sous la dénomination de négatives. Fanon, du reste, a pressenti cette faiblesse de la thèse sartrienne, s'il finit par s'y résigner ; mais il s'y résigne. Pourquoi ? Parce que, en définitive, elle lui convenait ; car on n'adopte si complètement que ce qui répond à votre attente. Pourquoi Fanon a-t-il fini par se refuser aux siens, qui en furent irrités et lui en ont gardé rancune, jusqu'à ce que, enfin, la jeunesse redécouvre Fanon, par le détour de l'Afrique et de la révolution ? Sa propension, irritante pour les Antillais, à répéter sans cesse : « Je suis un Algérien... Nous patriotes algériens... » vient de ce que, plus ou moins consciemment, il n'espérait pas trouver dans les siens la solution à son problème.

Fanon a donc rompu avec la France, les Français et l'Europe ; mais il ne saurait se contenter d'une rupture verbale, puis s'installer en Normandie par exemple, et mener, avec l'aide de quelques autres exilés, une vague opposition de principe. Il faut qu'il aille jusqu'au bout de cet arrachement, qu'il extirpe de sa vie ce qui l'a constituée jusqu'ici : l'engagé dans les rangs de la France Libre, l'étudiant de la Faculté de Médecine de Lyon, le médecin des Hôpitaux français, l'époux d'une Française (là aussi, presque aucune mention, chez les auteurs, de la signification de ce mariage).

« J'emmerde l'Europe. Sa culture, ses diplômes, les situations sociales qu'elle tolère sont autant d'instruments de domination. Nous devons foutre tout cela au diable et nous dire

10. *Peau noire, masques blancs*, op. cit.

que nous n'avons rien à perdre. Sinon aucune libération n'est possible¹¹. »

Le mieux ne serait-il pas alors qu'il rentre chez lui, aux Antilles, qu'il soit l'un des chefs de la révolte contre l'Europe et la France, et qu'il identifie sa révolte à celle de son peuple? C'est évidemment ce qui vient immédiatement à l'esprit. Seulement, il n'y a pas de révolte encore prête à éclater chez les siens. D'une certaine manière, ce sont les Antilles qui trahissent Fanon, c'est son pays qui se révèle incapable de lui fournir le remède psychologique et historique à son drame. La carence de la Martinique à entreprendre immédiatement sa propre libération est aussi le signe de son impuissance à aider Fanon, qui se trouve seul avec sa révolte.

Il y a dans *Peau noire, masques blancs* une curieuse tentative d'explication des troubles du colonisé : il serait atteint « d'abandonnite ». C'est une théorie que Frantz Fanon a empruntée à un travail psychanalytique peu connu, de Germaine Guex, lequel ne mentionnait d'ailleurs pas les colonisés, mais qui semble avoir beaucoup frappé Fanon. Encore une fois, on n'emprunte que ce dont on a besoin : Fanon n'avait-il pas au fond de lui-même ce sentiment d'abandon? Assez, en tout cas, pour en faire le pivot de la conduite du colonisé, qu'il est lui-même également. Ayant découvert l'affreuse trahison de la Métropole blanche, il s'était senti délaissé ; pire encore, se rendant compte qu'il en avait toujours été délaissé, qu'il n'y avait jamais eu véritable filiation, il aurait volontiers tout demandé, comme tout colonisé, à sa terre natale, la seule patrie dont il soit dorénavant sûr. A condition, évidemment, qu'elle puisse jouer un rôle de patrie, et de matrice si je puis dire, à condition qu'elle puisse pallier à l'abandon où il se trouve. Or, précisément, la Martinique ne le pouvait pas. « Le tragique, a écrit Césaire, c'est que sans doute cet Antillais n'aura pas trouvé des Antilles à sa taille et aura été, parmi les siens, un solitaire¹². »

De quoi donc a besoin l'ex-colonisé lorsqu'il arrive à se reprendre enfin? De trouver les forces psychologiques et matérielles pour mener à bonne fin son combat contre son oppresseur et, d'autre part, de se reconstruire lui-même, de reconnaître son passé et d'avoir une vision plus ou moins

11. Frantz FANON, propos rapportés par B. JUMINER in *Présence Africaine* 1962, p. 127.

12. Aimé CÉSAIRE, « Hommage à Frantz Fanon », *Présence Africaine*, 1962, p. 121.

FRANTZ FANON

claire de son avenir. La Martinique ne pouvait donner à Fanon, provisoirement du moins, ni l'un ni l'autre, ni l'aider dans la démarche négative ni dans la démarche positive. La Martinique, département français, croyait trop encore à son imbrication dans l'ensemble français pour le voir de l'extérieur, pour oser même s'imaginer, sans angoisse, séparée de la France. La révolte, la lutte armée, semblait scandaleusement matricide, même si cette mère était soupçonnée de ne pas être une très bonne mère. Fanon allait-il donc se battre seul ?

D'autre part, quel était donc le passé culturel, même mythique, de la Martinique, quel était le patrimoine original, la langue, que le Martiniquais pouvait revendiquer pour s'en fortifier, se proposer et s'opposer à tout l'univers, surtout à celui de son oppresseur ? Le créole est un mélange infirme, bien incapable alors de fournir l'armature de toute une vie intellectuelle et spirituelle. Et le pire : il est si mêlé de français que le colonisateur serait de toute manière présent dans la pensée et l'âme du colonisé. Nous rencontrons ici une extraordinaire difficulté, que l'on retrouve dans un certain nombre d'autres situations de domination, où le dominé l'est si parfaitement, depuis si longtemps, qu'il n'a même plus de personnalité culturelle autonome et que, revendiquant sa liberté, il hésite sur le contenu de cette liberté. Ce n'est pas un hasard si Fanon a été le mieux compris et adopté par les Noirs américains, américains jusqu'au chewing-gum et au base-ball et qui sont aujourd'hui encore, embarrassés pour donner une expression claire à leurs revendications positives. Bref, il fallait à Fanon une autre voie, une troisième solution qui ne soit ni la France ni la Martinique : c'est alors qu'il découvre l'Algérie.

III

Ici commence l'extraordinaire avatar algérien de la courte vie de Frantz Fanon : on l'a tenu pour naturel, il est à peine croyable. Un homme qui n'a jamais mis le pied dans un pays, qui n'en connaît ni la langue ni la civilisation, qui est d'une origine religieuse différente du peuple qui l'habite, qui n'y a aucun intérêt particulier, décide en un laps de temps assez bref que ce peuple sera son peuple, ce pays son pays, jusqu'à la mort incluse, puisqu'il mourra pour cette cause et sera enterré en terre algérienne.

On n'a pas assez dit non plus jusqu'où est allé le mouvement de Fanon vers l'Algérie. On a vu l'engagement politique,

ALBERT MEMMI

bien entendu, qui fut total, on s'en est émerveillé et on lui a rendu justice. Je veux parler d'autre chose, de plus profond, de plus rare et de plus troublant ; il s'agit d'une autre identification : ce qu'il avait fait avec la France, ce qu'il n'a pu faire avec la Martinique, il le fait maintenant avec l'Algérie.

Fin 1956, début 1957, il s'installe à Tunis avec l'équipe de presse de *El Moudjahid*, le journal des nationalistes algériens ; en septembre 1957, il écrit, pour la première fois à ma connaissance, *Nous*, en parlant des Algériens et en s'y incluant¹³, donc moins d'un an après qu'il a pris des responsabilités proprement politiques. Dans le même texte, il parle du « Territoire national », comme s'il était nationalement le sien. En février 1958, il fait un pas de plus vers cette identification, qui devient de plus en plus précise et même exclusive. S'adressant aux Tunisiens, il les interpelle ainsi : « *Nous* disons au peuple tunisien que nous sommes ensemble pour le meilleur et pour le pire et que le sang maghrébin est suffisamment généreux etc...¹⁴ » En somme il se définit, même négativement, par rapport aux autres Maghrébins, qui ne sont pas des Algériens comme lui. Il est plus près des Algériens que ne l'est un Tunisien ou un Marocain, qui sont pourtant de même langue, de même culture et de même civilisation. Ceci ne doit pas nous surprendre : dorénavant il est Algérien. Ce n'est ni une légèreté de plume, ni une phrase du temps de guerre ; quelques mois après, dans « La force qui change de camp¹⁵ » il récidive et précise : « Nous Algériens, entre la Tunisie et le Maroc... » Le 16 avril, il parle de « notre diplomatie » et se défend contre les accusations portées contre « notre diplomatie à arêtes vives... ». En mai, il écrit une « Lettre à la jeunesse africaine » ; il y attaque un dirigeant africain, Houphouët-Boigny, lequel « aurait compromis pour de longues années le développement de notre pays ». Notons qu'il n'est pas davantage un Africain (pas encore), qu'il n'est un Tunisien ou un Marocain ; il est un Algérien qui s'adresse à la jeunesse de pays relativement étrangers, il interpelle, de l'extérieur, les Ivoiriens, qui sont pourtant noirs comme lui, alors que les Algériens sont blancs. En octobre de la même année, il attaque avec

13. Frantz FANON, « Déceptions et illusions du capitalisme français », *El Moudjahid*, n° 10, sept. 57.

14. Frantz FANON, *Pour la révolution algérienne*, Paris, Maspéro, p. 113.

15. F. FANON, *El Moudjahid*, n° 21, 1^{er} avril 1958.

FRANTZ FANON

la même violence les réformistes africains lesquels, non partisans de la violence, ne veulent pas soutenir l'effort de guerre algérien¹⁶.

Le sommet de la courbe se trouve dans cette pour le moins étonnante « Adresse aux Antillais » (c'est-à-dire son propre peuple d'origine) où il les assure de la sympathie fraternelle du peuple algérien (dont il est) et leur demande d'augmenter leur combativité. Certes, en même temps, cela leur fera du bien, mais il s'agit surtout de les persuader d'aider les Algériens. Qu'il s'adresse aux Ivoiriens ou aux Antillais, c'est la même attitude, le même langage : c'est un patriote algérien qui parle. Dans *Les damnés de la terre*, son dernier ouvrage on le sait, publié après sa mort, il finit par écrire : « Nos pères » ! L'identification est à ce point totale qu'elle s'étend même au passé, jusqu'à l'identification mythique : fallait-il s'être révolté, comme nous tous, contre « nos pères les Gaulois », pour se découvrir maintenant d'autres pères fictifs !

Les textes abondent mais nous en avons assez vu ; et d'ailleurs, en mars 1960, il est nommé ambassadeur à Accra. Il y va certes encore pour étudier les possibilités de ravitaillement par la frontière sud ; il prend contact avec les responsables du Mali, et ses suggestions furent à l'origine de la création d'une base au Sahara pour l'acheminement des armes vers les wilayas I et IV. Mais, s'il entreprend ce voyage en responsable politique algérien, il va se produire chez lui un nouveau et décisif changement d'optique ; il découvre l'Afrique, nous allons y venir à l'instant.

En attendant, il s'agit bien d'une identification totale et absolue aux Algériens en lutte pour leur indépendance. Il est évident que l'Algérie lui fournissait enfin ce territoire national, le patrimoine culturel et les moyens de combattre, dont il avait tant besoin. Certes, il y avait les liens créés dans la fraternité du combat, ceux du médecin avec les hommes qu'il soigne, l'adhésion profonde d'un intellectuel à une juste cause politique. Mais tout cela entre et se justifie dans un contexte plus large : il ne me semble pas aventureux de dire que *l'Algérie prenait le relai de la Martinique*.

Ajoutons à cela que les Algériens parlaient français et avaient souvent vécu en France ; que leurs intellectuels, avec lesquels travaillait Fanon, possédaient des diplômes français et connaissaient cette culture française, dont Fanon se récla-

16. F. FANON, *El Moudjahid*, 30 octobre 1958.

ALBERT MEMMI

mais du temps où il se considérait comme partie intégrante du peuple français. Fanon découvrait miraculeusement des hommes qui avaient une mémoire au moins partiellement commune avec lui, et qui se trouvaient en révolte contre le même ennemi, auparavant bien-aimé. Sait-on encore aujourd'hui que l'Algérie, à la différence de la Tunisie et du Maroc, était considérée comme partie intégrante de la métropole et découpée en départements, tout comme la Martinique ! Extraordinaire rencontre, lieu privilégié de la névrose de Fanon : terre où l'on parle français mais où l'on peut haïr la France. L'Algérie se trouvait à point pour se substituer, négativement et positivement, à la Martinique défaillante. Mieux : l'Algérie était le substitut embelli de son pays perdu ! On y est torturé par les Français, mais on y peut les égorger. Seulement, à l'épreuve du réel, un substitut, quelle que soit sa ressemblance avec le modèle initial, révèle tôt ou tard son inadéquation et sa fragilité.

Lorsque Fanon gagne la Tunisie, il ne se contente pas d'aider à la rédaction de *El Moudjahid*, le journal des combattants algériens ; comme toujours il n'oublie pas qu'il est médecin : il demande et obtient de dispenser ses soins à l'hôpital psychiatrique de la Manouba, proche banlieue de Tunis. Le médecin chef et directeur tunisien, que j'ai bien connu, homme fort aimable et jovial, mais qui fut initié à la psychiatrie simplement par l'ex-directeur français, et qui a attendu sa promotion durant de longues années, n'a pas vu sans déplaisir arriver ce jeune collègue, mieux au fait des techniques les plus récentes, ayant les diplômes communément requis, et au surplus fort entreprenant et décidé à bousculer toutes les vieilles routines. Ce qui est fort humain. Mais que trouve ce directeur, pourtant ex-colonisé lui-même, maintenant citoyen libre d'un pays récemment libéré, pour atteindre cruellement son nouveau collègue originaire d'une autre colonie française ? Il l'appelle *le négro*, derrière son dos certes, mais tout se sait dans ce petit pays, et il s'est trouvé assurément bien des gens pour le lui répéter avec délectation. Fanon put constater que cela ne le changeait pas de ses collègues français en Algérie, encore colonie française toutefois. Un auteur américain¹⁷ affirme que le directeur de l'hôpital de la Manouba ne s'est pas borné à ironiser sur la couleur de sa peau, il aurait même dénoncé aux autorités « le Docteur Noir » comme un espion pos-

17. Peter GEISMAR, *op. cit.*

FRANTZ FANON

sible et un allié des Juifs ; je lui laisse la responsabilité de ses dires.

Le directeur en question était un modéré plutôt socialisant ; s'étonnera-t-on si un homme de droite, Malek Bennabi, qui occupe encore aujourd'hui d'assez hautes fonctions culturelles en Algérie, ait écrit à propos de Fanon : « C'est faire injure à Fanon lui-même que de lui faire jouer comme on a voulu le faire, le rôle de théoricien de la révolution algérienne. Pour parler le langage d'un peuple il faut partager ses convictions : Fanon était athée¹⁸. »

L'homme de droite algérien et le directeur tunisien socialisant rejoignaient les médecins européens. Je veux supposer que cela ne jouait nullement parmi les intellectuels, amis et camarades de lutte immédiats de Fanon ; mais parmi les militants de base et les hommes de la rue surtout, ceux qui formaient la chair du pays ? Il en souffrait, assure Simone de Beauvoir dans ses fameux *Mémoires*, et elle avait certainement raison. Le contentieux entre les Arabes et les Noirs, qui furent autant leurs esclaves que ceux des Européens, est loin d'être réglé et beaucoup de méfiances politiques actuelles entre le Nord et le Sud de l'Afrique trouvent là leur origine. Fanon a voulu jouer un rôle politique au Nord, où tout le monde est blanc, mais il était noir et la réalité quotidienne s'est chargée de le lui rappeler.

Je n'ai jamais vu mentionner le fait que Fanon était d'origine chrétienne. C'est vrai que lui-même n'en parle jamais, et que tous les exégètes de son œuvre sont des révolutionnaires ou des sympathisants de la révolution : c'est-à-dire qu'ils tiennent la religion pour rien. Il existe dans les rangs socialistes une équivoque grave à l'endroit de la religion : parce qu'on la tient en gros pour un amas de préjugés, utilisés par la classe dominante, on fait comme si « le peuple », « les masses », n'en avaient cure, et l'on n'en tient aucun compte dans la reconstruction projetée du monde futur.

Or un jour vient, avant et après l'avènement du socialisme, où l'on découvre inmanquablement que les relations de l'humanité avec le fait religieux sont plus subtiles et plus tenaces. Alors on s'impatiente, on s'irrite contre les gens au lieu de s'irriter contre sa propre myopie. Les Algériens étaient et sont encore musulmans ; l'Etat algérien s'affirme aujourd'hui arabe et musulman ; Fanon, dira-t-on, n'était

18. Malek BENNABI, *Perspectives algériennes*, p. 64, cité par A. NADIR, *Le mouvement réformiste algérien*, p. 216

ALBERT MEMMI

ni l'un ni l'autre et il tenait sûrement la différence religieuse pour rien. Mais les Algériens, eux, la tenaient-ils pour rien ? En tout cas, l'avenir aura donné tort à Fanon : l'Algérie nouvelle, d'après la guerre d'indépendance, est un Etat musulman où la religion est inscrite dans la Constitution. Quelle y aurait été la situation de Fanon ? Quelques chrétiens s'y sont fait naturaliser Algériens et passent inaperçus. Mais Fanon était Fanon ; comment, intransigeant et passionné comme il l'était, se serait-il senti dans ce nouvel Etat ? Se serait-il cru obligé de partir en guerre contre les préjugés religieux, utilisés par les gens au pouvoir, si l'on peut reprendre cette trop simple explication ? Et comment aurait-on réagi à l'endroit d'un Noir d'origine chrétienne qui aurait mis en question la religion de la quasi totalité musulmane du pays ? Ou alors se serait-il tu ? Fallait-il tant et tant dénoncer à haute voix pour en arriver à ce silence sur un point si important ? En vérité, je ne vois guère d'issue satisfaisante pour Fanon, s'il avait vécu. Ceci me rappelle un autre destin : celui de Jean Amrouche, que j'ai également bien connu, puisqu'il fut mon professeur de lettres en classe de bachot au lycée de Tunis. D'origine chrétienne aussi, et intellectuel français jusqu'au bout des ongles, amoureux intransigeant des grands poètes français, il mit tout entre parenthèses durant toute la durée de la guerre. A la veille de cette indépendance algérienne, pour laquelle il avait tant lutté et qui allait le placer devant des choix impossibles, il mourut ; comme Fanon.

La réalité était que Fanon restait un étranger dans son pays d'adoption, ou plus exactement dans ce pays adopté par lui. Il n'en parlait même pas la langue ; cela aussi n'est mentionné presque nulle part, comme si le détail n'avait aucune importance. Sait-on seulement ce que cela signifie, professionnellement au moins, pour un psychiatre ? Ah, j'en ai vu, pendant différents stages, de ces consultations à trois, où le psychiatre européen, de très bonne volonté certes, essayait désespérément d'interpréter ce que l'interprète avait compris en interrogeant un malade déjà confus. « Demandez-lui si... » — « Attention : que vous a-t-il dit exactement ? » — « Non, répétez ma question : est-ce que... » Fanon s'est d'ailleurs mis à apprendre l'arabe. Mais, je l'ai assez dit ailleurs, la langue n'est jamais seulement une langue, un outil, c'est un réservoir de l'âme d'un peuple : dans l'appréciation de la réalité algérienne Fanon s'est souvent trompé, et il l'a honnêtement reconnu à plusieurs reprises. Ainsi lorsqu'il découvre que les réformes hospitalières ne

FRANTZ FANON

peuvent être appliquées sans tenir compte du milieu humain particulier à l'Algérie. Il a de même cru trop vite que la femme algérienne était définitivement libérée du joug masculin. Il ne pouvait guère en être autrement, on ne fait pas si vite l'apprentissage d'un peuple. Peut-être, avec le temps, aurait-il fini par devenir un Algérien ; mais à quel prix ? Et pendant longtemps, en tout cas, il n'aurait pas eu une vie facile au milieu d'un peuple qu'il voulait être le sien à cause du besoin qu'il en avait.

Bref, on ne se quitte pas si aisément. On n'ôte pas sa négritude, lorsqu'on est noir, en la déclarant un mirage ; on n'échange pas sa singularité, culturelle, sociale et historique, contre une autre, par simple volonté, ni même au nom d'une éthique révolutionnaire.

IV

Il était prévisible alors que, dans cette longue et douloureuse recherche de soi, l'étape algérienne ne serait pas la dernière.

Que fait-on lorsqu'on découvre que l'on ne peut quitter sa singularité, que l'on ne peut se faire oublier par les autres au point d'en être adopté ? On va s'évertuer à nier toutes les singularités, toutes ces maudites différences, qui font obstacle à la communion entre les hommes, qui vous empêchent, vous, d'être un simple humain parmi les humains : on les fonde dans l'universel, que l'on déclare être la seule réalité, et la seule morale. Ah que je connais bien aussi cette démarche ! Tellement courante, si tentante chez la plupart des opprimés ! J'en ai longuement parlé à propos des Juifs ; au moment où j'écris ces lignes, je viens d'apprendre que les Gitans se prétendent également les gens les plus universels qui soient. Faut-il rappeler le messianisme universaliste que Marx croyait voir chez le prolétaire ? Il n'y a pas de doute, en tout cas, que Fanon s'est résolument orienté, dans la toute dernière partie de sa vie, vers l'issue universaliste.

Pas tout droit toutefois : pour passer de la ferveur particulariste algérienne à la vision universelle, celle d'un Homme nouveau dans un monde réconcilié, le saut aurait été excessif ; il fallait une médiation : ce fut l'Afrique.

Il est donc nommé Ambassadeur à Accra, en mars 1960, sur sa demande, ou peut-être a-t-on voulu déjà l'éloigner un peu de la scène politique directe ; on a suggéré les deux hypothèses, et les deux sont plausibles. Fanon a certainement

ALBERT MEMMI

été très affecté, et troublé, par l'assassinat de l'un des chefs militaires du F.L.N., exécuté de main algérienne, et très probablement en accord avec les responsables politiques. Mais, d'autre part, l'idée de créer des bases de ravitaillement aux confins du Sahara semble de lui. Ce qui est sûr, et c'est le plus important pour notre propos, il est aussitôt fasciné par les immensités africaines et par ses possibilités inattendues.

Certes, l'extraordinaire élargissement qu'il en entrevoit pour la lutte proprement algérienne, le soulagement qui pourrait en résulter pour ses frères adoptifs de combat, sont pour beaucoup dans son enthousiasme. Mais, là encore, on ne découvre avec un tel enthousiasme que ce qu'on attendait déjà : il se produit en lui un véritable bouleversement de perspectives : il devient Africain.

Quelques mois plus tôt, en janvier 1960¹⁹, il avait utilisé pour la première fois une formule nouvelle, qui s'affirmera bientôt : « Nous Africains... ». Mais il s'agissait probablement alors d'une simple inclusion : l'Algérie fait partie de l'Afrique et Frantz Fanon de l'Algérie, donc de l'Afrique. Dorénavant, la formule va recevoir un sens plein, et concret : réaliser l'unité politique et économique du continent. Car il ne s'agit pas seulement de cette Afrique fabuleuse et mythique, mère originelle de tous les Noirs du monde, à laquelle s'identifient les Noirs américains ou Césaire le poète antillais. C'est bel et bien une identification charnelle, sociale et historique, une tâche à entreprendre et à réaliser, la tâche que Fanon, en tout cas, s'impose dorénavant. « Mettre l'Afrique en branle, collaborer à son organisation, à son regroupement, derrière des principes révolutionnaires. Participer au mouvement ordonné d'un continent, c'était cela, en définitive, le travail que j'avais choisi²⁰. »

En a-t-il oublié l'Algérie ? Pas exactement ; en faisant appel à la solidarité africaine, il pourra certes obtenir l'aide des Maliens, des Sénégalais, des Guinéens. Mais, sans nul doute, il est maintenant emporté par un nouvel élan, à la mesure du monde nouveau qui se révèle à ses yeux éblouis. Assurément, il a découvert l'Afrique elle-même, physique, géographique, comme un tout vivant, qu'il épouse de toutes les fatigues de son corps, dans ce voyage épuisant qui a peut-être contribué à son délabrement. « Ce que je voudrais : de

19. F. FANON, *El Moudjahid*, n° 58.

20. *Ecrits politiques*, Paris, Maspéro, p. 204.

FRANTZ FANON

grandes lignes, de grands canaux de navigation à travers le désert. Abrutir le désert, le nier, rassembler l'Afrique, créer le continent²¹ ! »

Il n'abandonne pas l'Algérie mais il a abandonné le point de vue du nationaliste algérien. Dans *Les damnés de la terre*, il écrit encore qu'il faut « protéger nos militants détenus par l'ennemi²² » et parle au nom de « notre peuple ». Mais son horizon s'est déjà singulièrement déplacé et élargi. Pour la première fois, il écrit décisivement : « L'unité africaine est un principe à partir duquel on se propose de réaliser les Etats-Unis d'Afrique, sans passer par la phase nationale chauvine, bourgeoise, avec son cortège de guerres et de ruines²³. »

On se propose, écrit-il ; qui est ce on ? Certainement pas ses camarades de lutte, Algériens et Tunisiens, qui n'ont jamais affirmé qu'il fallait laisser de côté, même provisoirement, la phase nationale²⁴. Un peu plus tard, dans *Les damnés de la terre*, il juge sévèrement les « partis nationaux ». Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas alors suscité contre lui bien des méfiances. Les dirigeants de ces partis ont forgé péniblement cet outil collectif de rassemblement et de combat pour supporter de telles condamnations. Fanon a été avare de confidences et, sauf lorsqu'il s'abandonne à ses échappées lyriques, de plus en plus rares à mesure que ses écrits se politisent, nous ne savons guère quelles ont été ses relations quotidiennes avec ses camarades, quelles étaient ses amitiés, et surtout ses inimitiés, inévitables dans une telle tension permanente, malgré les liens créés par le conflit. Il s'agit ici d'une thèse trop importante, et trop nettement exprimée, pour qu'elle n'ait pas rencontré des adversaires décidés, aussi décidés que lui-même lorsqu'il affirme : « L'Afrique [et donc l'Algérie et ses camarades de lutte] doit comprendre qu'il ne lui est plus possible d'avancer par régions, que, comme un grand corps qui refuse toute mutilation, il lui faudra avancer en totalité²⁵. »

Un autre Noir, un Américain cette fois, aura une idée similaire ; Malcolm X avait conclu également que la solution ne

21. *Ibid.*, p. 206.

22. *Les damnés de la terre*, p. 80.

23. *Ecrits politiques*, p. 212.

24. Depuis, les dirigeants algériens ont repris cette idée d'unité africaine. Mais, outre qu'ils ne supposent pas pour cela destruction des différentes nations, il y a probablement loin d'une position essentiellement tactique à la sincérité visionnaire de Fanon.

25. *Ecrits politiques*.

pouvait être que globale et même afro-asiatique : il fut assassiné, et on n'a jamais su exactement par qui. Cela arrangeait trop bien les Blancs, certes ; mais il n'est pas impossible qu'il ait indisposé beaucoup de Noirs. Patrice Lumumba a subi le même sort, peut-être pour les mêmes raisons complexes. Je ne suis pas certain que l'africanisme soudain et intransigeant de Fanon n'en n'ait pas fait un nouveau diable. Il aura été comme ces intellectuels juifs qui se déclarent universalistes : ils sont inévitablement soupçonnés de cosmopolitisme et même de trahison ; leur appartenance n'est pas considérée comme assez légitime pour qu'ils puissent se permettre de prendre de telles distances vis-à-vis de la communauté. Pour un Algérien si tardif, il était pour le moins imprudent de mettre à l'épreuve des liens si frais.

En tout cas, la boucle est bouclée : voici Fanon revenu à son point de départ : il avait refusé son appartenance antillaise au nom d'un humanisme universaliste qui avait alors la figure de la France ; l'échec de cet effort le fait choisir une autre incarnation, il devient un patriote algérien ; le voici à nouveau dans un autre universalisme, à figure africaine cette fois. Mais il s'agit bien d'une autre médiation. Et dans *Les damnés de la terre*, lorsqu'il attaque l'Europe, ce n'est plus seulement au nom de l'Afrique, mais au nom « de la sueur et (des) cadavres des Nègres, des Arabes, des Indiens et des Jaunes ». Bientôt il ne fera pas qu'attaquer l'Europe, il veut également la sauver : il veut sauver toute l'humanité. Il ne s'agit plus seulement de l'Algérie ou même de l'Afrique, mais de l'Homme et du monde entier. Nous avons rappelé quelles furent les dernières lignes de son dernier écrit : « Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf. »

V

Cette interprétation, que nous suggérons ici, de l'œuvre et de la conduite de Fanon en fonction du drame fondamental de son existence, n'a-t-elle d'intérêt que documentaire ? Qu'importe, dira-t-on, ses ressorts intimes, si leurs manifestations peuvent être proposées en exemple à l'admiration de multitudes d'hommes. Ce qui compte, n'est-ce pas surtout le résultat, l'aboutissement de l'itinéraire, quelles que fussent les étapes, ou même la raison première du

FRANTZ FANON

voyage? Voyez Freud ou Marx : est-il aujourd'hui tant utile de connaître par le détail l'homme Marx, de savoir qu'il fut d'origine juive, et qu'il entretenait probablement des relations particulières avec le judaïsme et la judaïcité? Y a-t-il enfin une commune mesure entre cette base si étroite et l'extraordinaire ampleur et retentissement de l'œuvre?

Une fois de plus, pourtant, je répondrai par l'affirmative. Non que l'exégèse génétique épuise le moins du monde, ou même éclaire tout le champ couvert, au fur et à mesure, par l'œuvre accomplie. Il est en outre évident que, quel que fût le génie de l'auteur, le succès dépend davantage encore de l'insertion de cette œuvre dans le réel humain et de son aptitude à le modifier. Mais toute œuvre est aussi la réponse d'un homme aux problèmes posés à lui par le monde et par son monde intérieur : comment ne porterait-elle pas à tout instant la marque plus ou moins secrète de cet homme, de la passion qui le meut, d'où elle tire sa force et ses fragilités? Ainsi pour Marx, précisément, je suis convaincu que l'un des éléments les plus prestigieux, et les plus discutables, son messianisme, n'est que la transposition laïque et révolutionnaire de la grande espérance, obstinément poursuivie et jamais assouvie, de la morale juive, qui fut la morale de sa famille et de son enfance.

Certes, la réponse spécifique de Fanon à son propre drame a été *finale*ment une réponse politique : après une approche longtemps psychologique et existentielle, peu à peu il a identifié son destin propre à celui de l'Algérie et, par delà, à celui du tiers-monde, et par-delà encore à celui de toute l'humanité : c'est cela qui donne la signification dernière de sa physionomie, de son itinéraire et de son œuvre, puisque c'est ainsi que la mort les achève et les fixe. Je suis pourtant convaincu que les relations de Fanon avec lui-même, son psychologisme initial, sa profession de spécialiste de la psyché humaine, seront présentes jusqu'à la fin, dans toutes ses démarches, politiques incluses, et resteront un coefficient inévitable de sa vision de l'aventure collective.

C'est probablement cette osmose qui explique, en partie au moins, l'extraordinaire passion, et le désespoir latent, qui traversent de bout en bout l'œuvre de Fanon. Il avait trop souffert de sa négritude pour n'être pas exaspéré par elle ; il faut relire dans cette perspective *Peau noire, masques blancs*. Tantôt il y parle directement de lui-même, tantôt il décrit les comportements de ses concitoyens, mais c'est toujours sa propre souffrance qui le porte à travers les

lignes, lesquelles en deviennent lyriques et se brisent en courts poèmes d'amertume ou de rage. Il aurait pu conclure en revendiquant son malheur et, pour le transformer, essayer de l'affronter directement. Il pouvait également le fuir, c'est l'autre riposte de beaucoup d'opprimés ; et c'est finalement ce qu'il a choisi.

Ce choix aura sur toute son œuvre ultérieure des conséquences décisives, dont la première est cette appréciation totalement négative, et fort discutable, de la négritude. Car enfin la négritude (j'ai proposé de dire la négrité, comme la judéité et l'arabité) n'est pas seulement conscience d'un malheur, d'une appartenance à un groupe vaincu. Elle est aussi reconnaissance de soi et affirmation ; elle est revendication, reconstruction d'une culture, au moins potentielle, appartenance positive à un groupe, décision de contribuer à un avenir collectif. L'abandon dédaigneux de la négrité (de la judéité ou de l'arabité) au nom de l'universalisme et de l'homme universel repose sur une équivoque. Ce n'est pas le lieu ici de développer comme il le faudrait une critique sérieuse de ce faux universalisme, et humanisme abstrait, qui reposent sur une négligence de toutes les spécificités, de toutes les particularités sociales intermédiaires, dont on ne voit pas pourquoi elles seraient d'emblée méprisables, et comment, en tout cas, on s'en passerait. Car, enfin, l'homme universel et la culture universelle sont faits d'hommes particuliers et de cultures particulières.

La meilleure preuve se trouve d'ailleurs chez Fanon lui-même : refusant sa négritude au nom de l'universalisme, que défend-il sinon une cause nationale et tout à fait particulière ? Il est vrai que les patriotes algériens intitulaient leur mouvement : la révolution algérienne. Mais cela pouvait leurrer des sympathisants inconditionnels, loin du théâtre concret où se jouait le destin de l'Algérie ; Fanon, lui, vivait quotidiennement parmi les chefs de la lutte : comment pouvait-il croire sérieusement qu'il ne s'agissait pas d'abord d'un mouvement national ? Il ne l'a d'ailleurs pas exactement cru : il suffit là encore de lire, avec quelque attention, *Les damnés de la terre* et la critique fort précise qu'il adresse à tous les mouvements nationaux : desquels parlait-il, sinon de ceux de l'Algérie et de la Tunisie ? De toute manière, aurait-il cru que le socialisme était en train de se construire en Algérie, il s'agissait au moins d'un socialisme algérien. Alors, pourquoi pas le socialisme martiniquais ? Pourquoi ne pas lutter pour le socialisme antillais, même s'il était plus problématique que l'algérien, puisque

FRANTZ FANON

lui, Fanon, était Antillais et non Algérien ? Pourquoi, sinon parce qu'il lui fallait se fuir et fuir sa négritude, autant que porter aide à l'Algérie ? D'où cette condamnation paradoxale de la négritude, comme étriquée, particulariste, alors qu'il essaye désespérément de faire corps avec un autre particularisme.

Ainsi pour sa théorie de la violence. Elle n'est probablement que l'expression de ce conflit intime et de cette situation limite où il a vécu ; où il s'est condamné à demeurer, sitôt qu'il a décidé de mener, au loin, un combat autre que le sien et que celui de son île natale. Il ne lui suffit pas de proclamer que la violence est inévitable, nécessaire, ce que disaient déjà les marxistes, il faut qu'elle soit *purificatrice* ; en quoi il se sépare nettement de Marx, malgré quelques expressions ambiguës de ce dernier sur la « violence bénie » du prolétariat. En fait, on le sait maintenant, Fanon a été bouleversé par ce qu'il voyait, par la torture dans les deux camps, et par la nécessité de lutter contre la peur que la torture engendrait chez les militants. Comment répondre à la peur sinon par un acte de violence qui porte hors de lui-même le militant paralysé ? La main portée contre le colonisateur provoque déjà une désacralisation de ce personnage tout puissant. C'est pourquoi la violence n'a pas pour seul but d'agir sur le colonisateur, elle doit aussi transformer le colonisé. Nul doute qu'il y a là une vérité, issue d'une situation particulière ; mais la généralisation de ce constat, sa théorisation est-elle acceptable ? La violence ne peut-elle jamais être évitée, par la négociation par exemple, ou par un renversement des rapports de forces ? Peut-on affirmer si résolument qu'un peuple qui n'a pas usé de la violence pour se libérer restera une espèce d'handicapé de la Révolution ?

Ainsi, il attaque les bourgeoisies nationales, — en quoi il n'a pas entièrement tort ; il y a de quoi rager de voir, après tant de sacrifices, un tel appétit de jouissances égoïstes, tant de vanités infantiles et de gaspillages. Mais emporté par sa passion, il ne prévoit guère la prise du pouvoir, plus que probable pourtant, par ces bourgeoisies, ou par des groupes militaires, seules structures relativement constituées dans des nations qui viennent à peine de naître. Finalement il se trompe sur l'état exact de ces jeunes peuples.

On le voit encore en Afrique, lorsqu'il entame son rêve africain : s'il a sous-estimé, à court terme, l'importance des bourgeoisies nationales, à long terme celle des prolé-

tariats urbains, il a surestimé le rôle des paysans, au moins dans l'immédiat. Sa perception de l'unité africaine est en grande partie illusoire, prématurée pour le moins ; ses propositions constructives restent vagues : il ne veut ni du modèle socialiste ni, bien sûr, du modèle capitaliste occidental ; comment alors doit se faire l'accumulation préalable des richesses, indispensable pour tout démarrage ? Fanon ne s'en préoccupe guère. Il est à peu près contre tous les leaders politiques et tous les partis uniques qu'il a connus : que mettrait-il à leur place ? Probablement une bien utopique alliance entre les intellectuels honnêtes et la paysannerie. En réalité, de même qu'il n'avait pas bien vu la mentalité et les mœurs de ses patients algériens, en Afrique il ne distingue guère entre les réalités sociales des différents peuples, Etats, nations, qui constituent l'immense continent. Alors il s'impatiente, il laisse voir son mépris contre les particularismes régionaux, la tenacité des traditions et des coutumes, les aspirations culturelles et nationales, sans parler des intérêts souvent contradictoires. Et là encore, il est probable qu'il s'est attiré autant de méfiances et de colères que de sympathie et de respect.

Il y aurait beaucoup à dire enfin sur cet homme nouveau que Fanon appelait de ses vœux et qu'il pensait voir surgir du sein du tiers-monde. Quels sont les traits de cet homme totalement neuf dans ce monde totalement neuf ? Sommes-nous encore dans la politique ou dans un rêve ? Le tiers-monde doit non seulement découvrir la solution à sa misère sociale et politique mais même se proposer en modèle au monde. Il y a chez Fanon une espèce de prophétisme messianique ; l'idée est belle assurément, mais rien n'indique même l'esquisse d'une telle réalité, rien n'indique l'invention d'une forme sociale originale dans le tiers-monde. Là encore la clef se trouve probablement dans le désir de Fanon de refuser définitivement l'Europe : il faut que la patrie qu'il s'est choisie, les frères qu'il a élus, rompent définitivement avec ces hommes qui l'ont humilié dans son enfance et son adolescence. Il est vrai que l'Europe n'a pas été à la hauteur de la tâche — et je veux dire non seulement les classes dominantes de l'Europe, mais aussi les prolétariats européens. Les classes ouvrières de l'Europe n'ont pas toujours compris, ou pu admettre, à cause des quelques profits qu'elles en tiraient, que la domination sur les peuples coloniaux ou ex-coloniaux devait prendre fin. Notre déception a été très grande. Ceci signifie-t-il que nous devons rompre avec les méthodes et les outils de pensée

FRANTZ FANON

mis au point par les Européens ? Après tout, le socialisme aussi est une invention européenne. Et on ne voit pas quelle aurait été cette troisième voie économique et sociale qui aurait pu être adoptée par le tiers-monde, ni en quoi consisterait cet homme neuf, si on n'a pas précisé d'abord les conditions économiques, sociales et politiques de son émergence.

S'il avait vécu, Fanon aurait peut-être précisé sa pensée, complété ses esquisses, surmonté ses contradictions ; la mort ne lui en a pas laissé le temps. Peut-être aussi aurait-il toujours gardé cette distance envers les êtres et la réalité sociale pour lesquels, pourtant, il combattait. Non que cet éloignement soit toujours sans profit ; il est possible que seule la distance permette de mieux voir. Elle est aussi le prix, trop élevé, d'une impossibilité, d'une non-coïncidence avec les autres et avec soi-même. Et le refus de soi, je l'ai montré ailleurs, est rarement une solution satisfaisante, sûrement pas, en tout cas, un gage de bonheur et d'épanouissement. Beaucoup d'Algériens avaient fait la même découverte : ils s'étaient presque crus français. Mais lorsqu'ils eurent définitivement compris qu'ils ne l'avaient jamais été, ils décidèrent d'être ce qu'ils n'avaient jamais cessé d'être : des Algériens. Fanon, lui, n'a jamais accepté de retourner à lui-même. Son problème en vérité n'était ni comment être français ni comment être algérien, mais comment être antillais. Or, ce problème, il a refusé de s'y atteler ou plus exactement, après l'avoir posé dans *Peau noire, masques blancs*, il n'y reviendra plus.

On ne peut s'empêcher de penser au premier modèle de Fanon, d'abord suivi dans l'enthousiasme de l'adolescence, puis définitivement rejeté : Aimé Césaire. Césaire n'a pas cessé de continuer dans la même voie : celle du retour à son peuple. Certes, ce peuple n'a pas tout de suite répondu à l'appel révolutionnaire ; il commence à peine sa reprise de soi et continue à hésiter sur son destin. Doit-il poursuivre, au moins pour un temps, cette alliance médiocrement profitable avec la France, ou rompre et se lancer dans l'aventure de l'indépendance, avec ses beautés et ses risques ? De toute manière, il ne sert à rien de talonner un peuple, d'exiger de lui au-delà de ce qu'il souhaite. Si l'on veut continuer à servir les siens, avec l'espoir qu'il leur pousse des ailes, on doit continuer à marcher à peu près à leur pas. Qui a raison de Fanon ou de Césaire ? De celui qui a préféré partir et rechercher un autre peuple, plus apte à réaliser ses vœux, ou de celui qui est resté au milieu

ALBERT MEMMI

des siens, avec les compromis, et même les ruses nécessaires ? C'est une grande question, qui ne se limite pas à notre propos. Un jour peut-être, elle deviendra sans objet, le jour où n'importe quel homme sera chez lui n'importe où, et pourra œuvrer ailleurs aussi bien que chez lui. Je crains hélas que ce ne soit un jour bien lointain, et que la sagesse, aujourd'hui, consiste en une conduite plus pragmatique, plus attentive au réel immédiat et spécifique de chaque peuple.

Et pourtant ! Pourtant la politique paroxystique de Fanon, impatiente contre le concret immédiat, méprisant la tactique et les étapes, est entretenue par un tel feu intérieur, impossible à éteindre, que le lecteur est transporté avec l'auteur, hors de lui-même, dans un élan certes condamné à rester inassouvi, mais au-delà des doutes et des hésitations, jusqu'à la vision d'une humanité totalement régénérée.

J'ai parlé de trois échecs de Fanon ; il faudrait y ajouter un quatrième, le dernier d'entre eux : la mort. Il meurt à 36 ans, d'un cancer, à l'hôpital de Bethesda, dans cette Amérique qu'il haïssait : le genre de mort typique d'une auto-destruction, la fin d'une vie impossible. Finalement il n'aura eu l'approbation ni des marxistes ni des nationalistes, ni du prolétariat ni de la bourgeoisie des pays en voie de développement, et les paysans ne sont pas encore de grands bavards.

Cette mort l'a figé dans cette figure de prophète du tiers-monde, de héros romantique de la décolonisation, comme, dans une autre version, Guevara. Or c'est cet aspect-là de Fanon qui fascine aujourd'hui tant de jeunes hommes et de mouvements révolutionnaires. Ce n'est pas un hasard s'il est promu saint patron par les Black Panthers : pour eux aussi le problème fondamental est probablement celui d'une identité troublée ; et la difficulté de se reconstruire un passé et une culture où ils puissent se reconnaître. Lorsque le désespoir social est trop grand, le messianisme est trop tentant, c'est-à-dire la fièvre lyrique, le manichéisme, le mélange constant d'exigence éthique et de faits et, paradoxalement, le romantisme révolutionnaire, c'est-à-dire la certitude d'un changement radical et définitif. Le succès de Frantz Fanon tient probablement davantage à ce prophétisme global, qu'au détail de ses affirmations ou à la justesse de ses analyses. De sorte que, là encore, c'est son échec même qui s'est transformé en rayonnement.

Albert MEMMI.